

Tableau 1. Préambule

Je regarde l'eau et me mire dans les vaguelettes, frise ma moustache qui barre mon visage coiffé d'un chapeau de paille.

L'eau comme la vie, quintessence vitale de l'âme, qui sera, bientôt, presque le personnage principal de mon premier roman.

Jeanne cependant ne s'accoutumait guère à Batteville ; il lui semblait sans cesse qu'elle ne respirait plus comme autrefois, qu'elle était plus seule encore, plus abandonnée, plus perdue. Elle sortait pour faire un tour, gagnait le hameau de Verneuil, revenait par les Trois-Mares puis, une fois rentrée, se relevait, prise d'une envie de ressortir comme si elle eût oublié d'aller là justement où elle devait se rendre, où elle avait envie de se promener.

Et cela, tous les jours, recommençait sans qu'elle comprît la raison de cet étrange besoin. Mais, un soir, une phrase lui vint inconsciemment qui lui révéla le secret de ses inquiétudes. Elle dit, en s'asseyant, pour dîner : « Oh ! comme j'ai envie de voir la mer ! »

Ce qui lui manquait si fort, c'était la mer, sa grande voisine depuis vingt-cinq ans, la mer avec son air salé, ses colères, sa voix grondeuse, ses souffles puissants, la mer que chaque matin elle voyait de sa fenêtre des Peuples, qu'elle respirait jour et nuit, qu'elle sentait près d'elle, qu'elle s'était mise à aimer comme une personne sans s'en douter.

Guy de MAUPASSANT, Une Vie, 1883

Cette eau qui coule en la Seine, tranquille et apaisée. Que j'aime, ainsi, rassurante.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent. [...]

Rien de nouveau ; il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

Guy de MAUPASSANT, Le Horla, 1887

Cette eau qui, maritime, s'abat et ruisselle sur les falaises de ma jeunesse à Etretat. Cette eau qui, de la Terre Sainte à la pointe de l'Espagne, s'ouvrira devant l'étrave de mon yacht, le "Bel-Ami", dont l'acquisition consacra ma gloire !

Cette eau qui, à l'instant, fait tanguer mon canot de pêche dans l'onde de laquelle s'évapore le sourire d'une de mes nombreuses conquêtes. Est-ce elle, assise à l'arrière de l'embarcation, séduite hier au bal du Moulin de la Galette qui m'a transmis le petite vérole, la syphilis, qui minera la fin de ma vie et s'emparera de mon être, jusqu'à sombrer et couler et me noyer dans la folie ?

Nous sommes en avril 1880. Je suis né il y a trente ans, en 1850, et j'ignore encore que la décennie qui s'ouvre fera de moi un météore fulgurant dans le ciel de la littérature.

Je suis Guy de Maupassant.

Mots passants - maux passants. Passant de la maîtrise des mots dans laquelle on dit que j'excelle à la tutelle des maux lancinants, souffrances diffuses qui, telle une hydre, se répandent en moi et vont m'habiter tout entier.

Tableau 2. L'innocence normande

Assis dans ce canot, les myriades d'éclats du soleil me rappellent d'autres jeux de lumières, pas encore impressionnistes, qui reflètent, à Etretat, une aiguille que Maurice Leblanc n'a pas encore creusée pour Arsène Lupin.

Ah ! la Villa des Verguies ! Ma mère, Laure, s'y installe alors que j'ai 10 ans, avec mon frère et moi. La Villa est peu éloignée de la mer et, souvent, mon bonheur simple est d'aller arpenter les colliers de galets de ses plages ou de m'aventurer sur les flots avec les pêcheurs. Je cours sur les chemins, gravis les roches crayeuses, m'élançai à l'assaut de ma vie et nourris mon corps et mon âme du sel qui coulera plus tard dans l'encre de mes récits.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, impossible à posséder; les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpète toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais c'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère, plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse, dans la lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit, au jour le premier germe de vie ?

Guy de MAUPASSANT, Amour, 1886

Je n'écris pas encore mais mon oeil est là, ouvert sur le monde changeant des ciels et des mers. A l'iode qui nourrit ma chair et aux embruns qui tannent ma peau s'ajoute l'éducation littéraire que

ma mère est soucieuse de m'inculquer, elle dont le frère est le meilleur ami de Gustave Flaubert. Avec Caroline, la nièce de Gustave Flaubert, je joue au marin.

Je veux l'horizon de la mer dans mon oeil, dans mon être. Mais, un jour, le portail de l'institution ecclésiastique d'Yvetot se referme derrière moi dans un fracas assourdissant, barrière entre la mer et moi. Amer, sans mer, l'horizon est vide. J'ai 13 ans et je rêve que ce portail de bois se transforme en radeau de la Méduse pour m'emmener loin. A 17 ans, enfin, suite à une dispute, on me chasse d'Yvetot et ma mère m'envoie à Rouen, au lycée dont les bancs furent jadis usés par Pierre Corneille. Ce n'est plus la mer mais je découvre la Seine qui lèche les berges rouennaises, l'activité du port, des brasseries et des commerces des quais, aux abords de la rue Grand-Pont et du théâtre de Rouen - l'une des salles les plus prestigieuses de province - qui brûlera bientôt, consumant dans la rue des Charrettes les souvenirs des retrouvailles entre Emma Bovary et Léon.

La foule stationnait contre le mur, parquée symétriquement entre des balustrades. À l'angle des rues voisines, de gigantesques affiches répétaient en caractères baroques : « Lucie de Lamermoor... Lagardy... Opéra..., etc. » Il faisait beau ; on avait chaud ; la sueur coulait dans les frisures, tous les mouchoirs tirés épongeaient les fronts rouges ; et parfois un vent tiède, qui soufflait de la rivière, agitait mollement la bordure des tentes en coutil suspendues à la porte des estaminets. Un peu plus bas, cependant, on était rafraîchi par un courant d'air glacial qui sentait le suif, le cuir et l'huile. C'était l'exhalaison de la rue des Charrettes, pleine de grands magasins noirs où l'on roule des barriques.

De peur de paraître ridicule, Emma voulut, avant d'entrer, faire un tour de promenade sur le port, et Bovary, par prudence, garda les billets à sa main, dans la poche de son pantalon, qu'il appuyait contre son ventre.

Un battement de cœur la prit dès le vestibule. Elle sourit involontairement de vanité, en voyant la foule qui se précipitait à droite par l'autre corridor, tandis qu'elle montait l'escalier des premières. Elle eut plaisir, comme un enfant, à pousser de son doigt les larges portes tapissées ; elle aspira de toute sa poitrine l'odeur poussiéreuse des couloirs, et, quand elle fut assise dans sa loge, elle se cambra la taille avec une désinvolture de duchesse.

Gustave FLAUBERT, Madame Bovary, 1857

Je reviens moins fréquemment à Etretat où, déversés par les premiers trains à vapeur de la Révolution industrielle, se pressent maintenant des touristes toujours plus nombreux, attirés par ce lieu si insolite où tant d'artistes, comme Offenbach ou Monet, viennent trouver le calme ou puiser l'inspiration dans les lumières de la mer.

Je vais avoir 20 ans, je décroche mon baccalauréat : c'en est fini des études !

Tableau 3. La guerre contre la Prusse et la fin de l'Empire

Mais, en 1870, la guerre éclate. Adieu la mer ! C'est ma Normandie, dans la terre de son âme, qui est ravagée ! Je m'engage dans l'armée. Les Prussiens occupent Rouen. J'observe : les soldats, les paysans, les relations entre les gens dans ce contexte belliqueux. J'imagine le personnage d'une prostituée. Je construis cela dans mon esprit, encore sain. Trame vierge à féconder.

Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on. [...]

Les derniers soldats français venaient enfin de traverser la Seine pour gagner Pont-Audemer par Saint-Sever et Bourg-Achard ; et, marchant après tous, le général, désespéré, ne pouvant rien tenter avec ces loques disparates, éperdu lui-même dans la grande débâcle d'un peuple habitué à vaincre et désastreusement battu malgré sa bravoure légendaire, s'en allait à pied, entre deux officiers d'ordonnance.

Puis un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient plané sur la cité. [...]

La vie semblait arrêtée ; les boutiques étaient closes, la rue muette. Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le long des murs.

L'angoisse de l'attente faisait désirer la venue de l'ennemi.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le départ des troupes françaises, quelques uhlands, sortis on ne sait d'où, traversèrent la ville avec célérité. Puis, un peu plus tard, une masse noire descendit de la côte Sainte-Catherine, tandis que deux autres flots envahisseurs apparaissaient par les routes de Darnetal et de Boisguillaume. Les avant-gardes des trois corps, juste au même moment, se joignirent sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; et par toutes les rues voisines, l'armée allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les pavés sous leur pas dur et rythmé.

Guy de MAUPASSANT, Boule de Suif, 1880

En six mois, l'Empire français est balayé. C'est la Débâcle, avec des trous rouges au côté droit pour de trop nombreux dormeurs du val.

*C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons*

*D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Arthur RIMBAUD, "Le Dormeur du val", 1871

Avec *Les Contemplations*, *Châtiments* et *Les Misérables* dans ses malles du retour, Victor Hugo quitte les îles d'un exil de vingt années et revient en France parce que, enfin ! la liberté est rentrée et Napoléon-le-petit, ce bâtard honni de tous, a emporté avec lui l'Empire dans un placard d'où on a ressorti, pour très longtemps espérons-le, la vieille République de Valmy et de 1848 qui reprend bien mal du service en écrasant les Communards.

La liberté d'expression, la liberté de la presse reviennent. On crée des journaux, la voix d'or de Sarah Bernhardt fait vibrer les théâtres de Paris et du monde entier et, dans cette euphorie ambiante d'une Belle-Epoque balbutiante qui coiffera bientôt la Ville-Lumière du pic de la Tour de M. Eiffel, je m'installe au Ministère de l'Instruction Publique. Une petite vie sans prétention dont, un jour, il faudra que je fasse un livre. Gratte-papier de bas étage, je veux m'élever par les lettres et le Paris haussmannien tout juste sorti de terre me donne des ailes et attise mes rêves de grandeur.

Alors, j'écris. Et je publie, à 25 ans, mon premier conte fantastique : *La Main d'écorché*.

Tableau 4. Les débuts littéraires

C'est vrai, l'écriture est une évidence. Ma mère, Laure, et son frère, Albert, sont amis avec Gustave Flaubert. Très vite, Gustave, qui se prénomme comme mon père, s'impose comme la référence paternelle que je n'ai finalement jamais eue. Puis, je deviens son disciple. Gustave Flaubert, il faut bien en avoir conscience, est l'un des écrivains les plus doués de notre époque : intronisé maître de l'écriture réaliste avec *L'Education sentimentale*, précédemment auréolé, en 1857, par le succès de la sulfureuse *Madame Bovary*, attaquée par le procureur Ernest Pinard qui obtint, la même année, la condamnation de Charles Baudelaire et la suppression de certaines *Fleurs du Mal*, jugées trop piquantes.

Alors que Verlaine met le Paris artistique sur un plateau pour Rimbaud, Flaubert m'ouvre les portes de la littérature !

Plus tard, probablement, les manuels scolaires rapporteront cette anecdote - vraie - selon laquelle, Gustave, un jour, m'a demandé de ne m'intéresser qu'à la description de mon concierge et de le dépeindre avec une telle précision qu'il devrait le reconnaître s'il était un jour amené à le croiser dans la rue.

Il m'a ouvert les yeux. Grâce à Flaubert, j'ai compris que l'oeil est le premier outil de l'écrivain réaliste. Observer. Ecrire.

Ecrire, oui. Mais, toujours, observer, capturer l'instant avec son tempérament dans toute sa vérité, comme l'a si bien affirmé Zola lorsqu'il a défendu les peintres refusés dans le Salon officiel. Sans l'oeil, la plume est aveugle. Des images, j'en ai justement une pleine collection, engrangées ci et là, à Paris, durant la guerre prussienne, dans les flots maritimes de ma chère Normandie, dans les moeurs paysannes du terroir du Pays de Caux et du Pays de Bray, dans les moeurs citadines des bourgeois que je vais croquer avec férocité, cette société que je vais décrire - crûment, sans fard.

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de logement; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir, à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? Qui sait? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Guy de MAUPASSANT, La Parure, 1884

Grâce à Flaubert, je côtoie régulièrement le monstrueux Zola dont l'oeuvre éclipse alors celle du gigantesque Hugo, soleil déclinant et qui va bientôt mourir. Chez lui, à Médan, Zola a l'idée d'un recueil de nouvelles avec les écrivains de la nouvelle génération. Je décide de lui soumettre ma Boule de Suif, vous vous rappelez ? la guerre, les soldats, la prostituée...

La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de Suif. Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses ; avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa figure était

une pomme rouge, un bouton de pivoine prêt à fleurir ; et là-dedans s'ouvraient, en haut, deux yeux noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui mettaient une ombre dedans ; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser, meublée de quenottes luisantes et microscopiques.

Elle était de plus, disait-on, pleine de qualités inappréciables.

Aussitôt qu'elle fut reconnue, des chuchotements coururent parmi les femmes honnêtes, et les mots de « prostituée », de « honte publique » furent chuchotés si haut qu'elle leva la tête. Alors elle promena sur ses voisins un regard tellement provocant et hardi qu'un grand silence aussitôt régna, et tout le monde baissa les yeux à l'exception de Loiseau, qui la guettait d'un air émoustillé.

Guy de MAUPASSANT, Boule de Suif, 1880

Tableau 5. La décennie de la gloire

Nous sommes en avril 1880. J'ai 30 ans.

Je ne le sais pas encore mais c'est le tournant de ma vie d'écrivain. Dans une poignée de jours, *Boule de Suif* paraîtra dans le recueil souhaité par Zola. Ma nouvelle ouvrira le recueil. Quinze jours plus tard, ce même Emile Zola se tiendra au bord de la tombe de Gustave Flaubert, prononçant l'oraison funèbre, dans le cimetière monumental de Rouen.

Je n'aurai pas besoin de tuer le père pour m'imposer.

Porté par Flaubert, promu par Zola, le succès de ma nouvelle sera immédiat. Une décennie glorieuse s'ouvrira alors pour moi et, dans le reflet de mon visage sur l'eau de la Seine, derrière mon canotier, je vois le soleil irradier, et, devant moi, des flots s'écarter parce que, simple Georges Duroy, je deviens Bel-Ami, celui auquel rien ne résistera.

Et maintenant, en se regardant avec soin, il reconnaissait que, vraiment, l'ensemble était satisfaisant.

Alors il s'étudia comme font les acteurs pour apprendre leurs rôles. Il se sourit, se tendit la main, fit des gestes, exprima des sentiments : l'étonnement, le plaisir, l'approbation ; et il chercha les degrés du sourire et les intentions de l'œil pour se montrer galant auprès des dames, leur faire comprendre qu'on les admire et qu'on les désire.

Une porte s'ouvrit dans l'escalier. Il eut peur d'être surpris et il se mit à monter fort vite, avec la crainte d'avoir été vu, minaudant ainsi, par quelque invité de son ami.

En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et il ralentit sa marche pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment élégante. Il marchait bien. Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. Certes, il réussirait avec cette figure-là et son désir d'arriver, et la résolution qu'il se connaissait et l'indépendance de son esprit. Il avait envie de courir, de sauter en gravissant le dernier étage. Il s'arrêta devant la troisième glace, frisa sa moustache d'un mouvement qui lui était familier, ôta son chapeau pour rajuster sa chevelure, et murmura à mi-voix comme il faisait souvent : « Voilà une excellente invention. » Puis, tendant la main vers le timbre, il sonna.

Car Bel-Ami, ce sera moi ! Séducteur, calculateur, cynique. Travailleur acharné, aussi, ne l'oubliez pas ! Pendant dix ans, je vais écrire des centaines de nouvelles et de chroniques qui seront publiées dans les grands journaux de l'époque, au premier rang desquels *Gil Blas*. Une *Vie*, *Bel-Ami* et *Pierre et Jean* prouveront à tous que mon talent sied aussi au genre du roman dans lequel je ferai la satire sans concession du théâtre du monde.

En bon Normand, je m'appête à gérer ma carrière de main de maître et je deviendrai l'un des premiers écrivains à non seulement vivre de ma plume mais, en plus, à m'enrichir grâce à elle. J'exaucerai très vite le rêve de revenir sur les terres d'Etretat et y ferai construire une villa somptueuse et, parce qu'une villa ne me suffira pas, il me faudra un yacht pour sillonner les océans au-delà de la Manche. Délicieuses réminiscences enfantines.

Etretat, la mer, traits d'union entre ma jeunesse et la gloire déjà ternie par la folie qui ronge mon corps et mon être.

Tableau 6. La folie et la mort

Le chalutier repartit encore, courant sur le dos des flots, ballotté, secoué, ruisselant, souffleté par des paquets d'eau, mais gaillard, malgré tout, accoutumé à ces gros temps qui le tenaient parfois cinq ou six jours errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder l'un ou l'autre.

“En mer”, 1883

L'eau, la mer, le courant - imprévisibles par nature, toujours. Je suis comme ce chalutier, fier et faible, en errance, entre ce que je suis et ce que je fais. Sans cesse rattrapé par ma duplicité, doublé, bientôt par mon double, ce moi qui n'est pas moi, que je refuse de faire moi. Qui n'est peut-être plus celui que je fais mais bel et bien celui que je suis. Perdu entre deux eaux, entre deux rivages : “sans pouvoir aborder l'un ou l'autre”.

L'eau, comme le temps de ma trop courte vie, s'écoule et file entre mes doigts, sans possibilité aucune de pouvoir la rattraper. L'orbe de l'onde, troublée par les rames pendues au bateau, me renvoie le miroir d'un portrait qui n'est déjà plus lisse ; déstructuré, fragmenté, brisé. Le soleil, haut dans le ciel, donne à mon reflet une teinte sépulcrale qui me bouleverse et m'effraie.

Le succès m'apportera la gloire et je n'aurai d'autre souci que de chercher la solitude, comme un Romantique qui se serait trompé d'époque. Syphilitique, obsédé par ma propre mort, victime d'hallucinations, suicidaire, vais-je mourir fou, comme Gérard de Nerval qui, en son temps, fréquenta, comme moi, la clinique du docteur Blanche ?

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant : « Au secours ! au secours ! au feu ! au feu ! » Je rencontrais des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir !

La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes, et où il brûlait aussi, Lui, Lui, mon prisonnier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla !

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs, et un volcan de flammes jaillit jusqu'au ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

— Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que le jour traversait n'était-il pas indestructible par les moyens qui tuent les nôtres ?

S'il n'était pas mort ?... seul peut-être le temps a prise sur l'Être Invisible et Redoutable. Pourquoi ce corps transparent, ce corps inconnaissable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, lui aussi, les maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée ?

La destruction prématurée ? toute l'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme le Horla. — Après celui qui peut mourir tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes, par tous les accidents, est venu celui qui ne doit mourir qu'à son jour, à son heure, à sa minute, parce qu'il a touché la limite de son existence !

Non... non... sans aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi !...

Guy de MAUPASSANT, Le Horla, 1887

1880. 30 ans.

Dans ce canot ballotté par le vent doux d'avril, à l'aube de ma gloire, je frise ma moustache dans le miroir lumineux de la Seine. L'eau glisse entre mes doigts, inéluctable fuite. Il ne me reste que 13 ans à vivre. Cinq ans avant d'écrire une lettre accusatrice, par un soir de juillet 1893, Zola couchera sur le papier les mots qu'il prononcera à mon enterrement.

Le soleil d'avril brûle ma peau. Je lance un oeil pétillant à la dame assise en face de moi - est-ce Boule de Suif ? Je m'empare de la rame, la plante dans l'eau. La barque grince avant de glisser, dans un mouvement fluide et gracile, à la surface de l'eau. Je pars à la rencontre de mon destin.